

RECUEIL DE DOUZE VUES

de

NAMUR

Lithographées et publiées par

J. Rousseaux

à Namur

1826

Recomposé, mis en page et mis en ligne
par et pour www.eglise-romane-tohogne.be
en septembre 2021.

ISIDORE-JOSEPH ROUSSEAUX, PEINTRE NAMUROIS

La famille Rousseaux était originaire de Fooz-Wépion. Les registres de l'état civil de cette commune constatent que, le 28 février 1677, à l'église Saint-Martin à Dave-lez-Namur fut célébré le mariage de Guillaume Rousseaux et d'Agnès Colin. De ce mariage naquit le 25 octobre 1685, Martin Rousseaux, qui épousa Marie-Agnès Lequotte. De cette union sont nés, le 2 juillet 1722, Jean-Martin Rousseaux et, le 9 février 1733, Vincent-Guillaume Rousseaux, père de celui qui fait l'objet de cette notice.

C'était une famille d'honnêtes cultivateurs qui exploitaient, à Fooz, une propriété portant le nom de Sart-Paradis. À la mort de Jean-Martin, ce bien échut en partage, à Vincent-Guillaume.

Vincent-Guillaume vint cependant habiter Namur pour y exercer la profession de charpentier. Il avait épousé Dieu-donnée-Josèphe Matholet, de cette ville. En 1792, il acheta une maison située « Rue des Casernes, présentement le Marché aux bêtes », qu'il fit réparer et où il s'installa.

Le 1^{er} janvier 1795 naquit Isidore-Joseph Rousseaux, qui fut peintre. Dès son adolescence, il manifesta un goût particulier pour les travaux de l'intelligence et les exercices manuels. Il fréquenta avec succès l'école centrale de Sambre-et-Meuse; de 1804 à 1812, il suivit le cours de dessin et d'architecture donné par M. Pinet, artiste liégeois, peintre d'histoire, très bon graveur, qui s'est distingué surtout par la beauté et la fermeté de son burin dans sa grande composition « La Marche du XIX^e siècle » et dans son portrait entouré d'une couronne de fleurs.

À l'occasion de la réouverture de cette école centrale, le préfet Pèrès avait adressé aux habitants de Namur une proclamation, datée du 19 pluviôse an XIII, dans laquelle, après avoir fait l'éloge de Pinet et indiqué le programme des cours, il engageait les pères de famille à placer leurs fils sous la direction du « professeur éminent ». Cet appel ne paraît pas avoir été entendu, et les élèves de Pinet restèrent peu nombreux. Alors comme aujourd'hui, les Namurois se sentaient peu attirés vers la culture des arts.

Rousseaux, cependant, fréquenta cette école; élève assidu et magnifiquement doué, il dépassa bientôt tous ses condisciples et obtint en 1812, pour l'architecture et les mathématiques, les deux médailles décernées par Napoléon I^{er} aux plus méritants de l'école.

Rousseaux avait alors 17 ans. Il termina ses études humanitaires avec succès et continua néanmoins à cultiver les mathématiques et la musique. Il suivit pendant quelque temps les cours d'anatomie et de dessin donnés par Pinet, tout en s'adonnant à l'étude de la palette et du pinceau. Mais il abandonna bientôt le peintre liégeois qui semblait devenir jaloux des progrès de son élève.

Rousseaux quitta son maître et étudia seul. Dans ses moments de loisirs, il faisait des compositions historiques. Il lisait des ouvrages traitant de la vie des grands peintres et de leurs œuvres. Les antiquités romaines et grecques furent surtout l'objet de ses études, et ce fut dans l'histoire ancienne qu'il chercha les sujets de ses tableaux. Il lut aussi des traités indiquant les procédés des différentes écoles; mais ayant fait quelques essais infructueux, il s'en rapporta à un vieil ami qui lui conseilla de copier de bons tableaux, qu'il lui prêta, et de faire des portraits.

En 1819, il fit les portraits de sa mère et de ses deux sœurs.

Ceux de la mère et de la soeur aînée, qui sont parvenus jusqu'à nous, étaient bien modelés; le troisième se ressent de l'influence de David. Celui-ci, qui résidait à Bruxelles, reçut la visite de Rousseaux qui venait lui faire voir deux compositions, à la sépia, représentant l'enlèvement du fils d'Ajex, traité de manières différentes. David le félicita de son talent et surtout de sa manière de dessiner; il l'engagea à continuer ses études en lui prédisant des succès.

Encouragé par ces paroles, Rousseaux se décida à entreprendre un premier tableau pour une exposition qui devait s'ouvrir à Gand.

Comme il avait du temps devant lui, il acheta une presse lithographique et se mit à dessiner sur pierre. Il ne réussit pas tout d'abord dans ce nouveau procédé de gravure. Toutefois, à force de patience, il parvint à s'en rendre maître et, en 1824, il publia des vues de Namur et des environs, qu'il envoya dans différentes villes où elles se vendirent. Ce travail lui valut la visite du Baron de Stassart, qui peu flatté, sans doute, de la lithographie que l'éditeur avait placée en tête de la troisième édition de ses fables, se proposait d'orner un de ses ouvrages du portrait du Comte de Las Cases. (...) Rousseaux exécuta ce portrait et grava, sous celui-ci, six vers composés par M. de Stassart.

Après l'exécution de ce portrait, les relations entre Rousseaux et son nouveau Mécène devinrent plus fréquentes. M. de Stassart le reçut dans l'intimité de sa famille et put bientôt apprécier ses qualités d'artiste et la droiture de son caractère.

À propos de différentes lithographies exécutées par notre artiste pour M. de Stassart, celui-ci lui fait savoir que l'éloge de ses œuvres paraîtrait dans le journal « La Belgique » et dans « Le Catholique » de Gand. - En 1826, le Baron de Stassart fit la notice qui accompagne les 12 vues de Namur. La même année, Rousseaux fit deux autres dessins : une vue de Namur, prise de la Tête-du-Pré, et le portrait du pape Léon XII.

En 1827, à propos d'un deuil survenu dans la famille du peintre, M. de Stassart engagea celui-ci à aller passer le mois de septembre à sa campagne de Corioule. Le 9 novembre suivant, il le remercie de la communication d'un vieux manuscrit relatif aux origines de Tongres, lui disant qu'il est d'accord avec Jacques de Guise dont la chronique venait de recevoir à Paris les honneurs de l'impression. Cependant Rousseaux s'occupait de son tableau, esquissé d'abord à l'encre de Chine, puis arrêté définitivement sur la toile.

Voici la description de cette première grande peinture de Rousseaux :

La famille royale est réunie dans une salle du palais de Carthage. L'heure fatale a sonné. La ville va être livrée au pillage par les Romains. Junon, protectrice de Carthage reçoit en vain les adorations et l'hommage des parfums ; son visage impassible contraste avec l'effroi de tous. Une portière se soulève et tout à coup apparaît le chef des Carthaginois, enveloppé d'un un sombre manteau, présentant à son épouse, en détournant la tête, la coupe empoisonnée qui doit la sauver de la honte. Les filles et les suivantes paraissent implorer sa pitié : elle les repousse et boit le philtre qu'on lui présente.

Ce tableau, signé I.-J. Rousseaux, 1828, est classiquement dessiné ; son coloris, à cette époque, rappelait encore David. Il est l'expression du travail lent, assidu et passionné d'un homme sensible, cherchant à fixer ses propres impressions.

Le Baron de Stassart avait vu cette toile et avait félicité l'artiste. Le 17 juillet 1829, en le remerciant de l'envoi d'un dessin d'armoiries pour une tombe de famille, il lui disait : « J'envoie à la poste des lettres pour MM. Van Hulthem et Cornélissens ; j'espère que votre tableau sera bien placé. M. Odewacre n'est-il pas aussi membre de la Commission pour Gand ? S'il en était, mandez-le-moi. »

Le tableau fut accepté et le *Bien public* lui consacra une critique assez élogieuse.

Satisfait du résultat, Rousseaux se décida à tenter un nouvel essai dans des proportions plus vastes.

Ce second tableau fut, comme le premier, d'abord esquissé à l'encre de Chine dans le but d'étudier principalement le jeu des draperies.

Il représente une salle d'entrée de la maison de Cassius Brutus à Rome. Un bouclier et des armes sont jetés en désordre contre une colonne. Cassius est assis sur un lit de repos à côté de son épouse, dont il tient la main ; il lui dit qu'il se rend au Sénat pour mettre César à mort ; son attitude indique que le salut de la patrie est le seul mobile de cette action. Casea, qui est présent, indique de la main une mosaïque représentant « les adieux d'Hector et d'Andromaque ».

L'architecture, les armes, les costumes et les accessoires sont d'une rigoureuse exactitude ; les personnages sont dessinés et peints avec une telle perfection qu'on croit voir de la miniature ; tous les détails sont exécutés avec le même soin. Ce tableau doit être vu de près, car, à distance, il est jauni et paraît usé.

C'est une conséquence du procédé de peinture employé par notre artiste qui ne connaissait pas la solide pâte des peintres flamands ni leurs effets de clair-obscur obtenus au moyen de glacis faits dans la demi-pâte ; il délayait ses couleurs dans l'essence ; quand le tableau était fini, il était d'une fraîcheur admirable, mais cette fraîcheur n'ayant aucune solidité disparaissait bientôt. Ce tableau est signé I.-J. Rousseaux 1830.

Il figura à l'Exposition de Bruxelles la même année. Je n'ai trouvé dans les papiers de Rousseaux aucun renseignement sur le jugement que le public et la presse portèrent sur cette œuvre.

Cette même année, Rousseaux fit son propre portrait en disposant deux miroirs dans son atelier.

De 1830 à 1832, il fit différents portraits qui figurent dans le catalogue de ses œuvres. Signalons parmi eux deux portraits miniatures du baron et de la baronne de Stassart. (...)

En 1832, Rousseaux fut nommé professeur à l'école de dessin de Namur, en remplacement de M. Pinet qui avait donné sa démission. Mais notre peintre, par une conséquence naturelle de son caractère bon et sensible, ne possédait pas les qualités requises pour enseigner. De plus, il était déjà malade et se traînait péniblement jusqu'à sa chaire où l'accueillait une jeunesse turbulente et indisciplinée.

Son énergie l'avait abandonné ; les chagrins en avaient brisé les ressorts. Pénétré de l'idée qu'il mourrait jeune et suivrait de près dans la tombe les membres de sa famille, qui lui avaient été ravis coup sur coup, il ne prit aucun soin de sa santé. Le Baron de Stassart et ses amis firent tous les efforts pour le tirer de cette pénible situation d'esprit ; ce fut en vain.

Rousseaux mourut célibataire le 15 mars 1833.

(D'après l'étude parue dans les « *Annales de la Société Archéologique de Namur* », Tome 15^e - 1^{re} livraison - Namur - 1881.)

VUES DE NAMUR

Une bourgade, bâtie au pied de l'ancienne forteresse des Aduatiques, figure parmi les villes de la Belgique au sixième siècle sous le nom de *Namucum*, et vers le douzième sous le nom de *Namur*. Son enceinte, bornée dans le principe au quartier que nous voyons encore entre la Meuse et la Sambre, s'est agrandie successivement jusqu'en 1415. Elle comptait pour lors un nombre considérable d'habitants ; mais la peste en fit périr la majeure partie en 1455, et les ravages de cette affreuse maladie se prolongèrent, avec plus ou moins de violence, pendant près d'un siècle. La population n'excède pas aujourd'hui seize mille âmes. Une position charmante au confluent de deux rivières, les majestueuses fortifications qui la couronnent, les rochers et les montagnes qui l'entourent sans trop la resserrer, tout contribue à faire de cette ville un des points de vue les plus beaux de l'Europe. Aussi nous fournira-t-elle plusieurs paysages d'un aspect non moins varié qu'agréable.

1. L'ÉGLISE DE SAINT-AUBAIN. Une ancienne chapelle, transformée en collégiale vers le milieu du onzième siècle, puis en cathédrale à l'époque de la création d'un évêché l'an 1560, fut démolie en 1751 et remplacée par ce bel édifice exécuté d'après les dessins de PIZZONI, architecte italien. On mit plus de seize années à le construire. L'office divin y fut célébré pour la première fois le 15 octobre 1767. Les anciens comtes de Namur sont enterrés dans les caveaux de cette église.

2. L'ÉGLISE DE SAINT-LOUP. Assignée à l'ancienne paroisse de Saint-Loup, cette église en prit le nom quatre années après la suppression des jésuites en 1777. Construite sur le même modèle que les autres temples de la congrégation fondée par saint IGNACE DE LOYOLA, elle offre un intérieur remarquable par de belles voûtes en pierres de sable et par de magnifiques colonnes de marbre jaspé.

3. LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DU REMPART. Entourée, pour ainsi dire, de bastions et de tout l'appareil militaire, cette chapelle, l'objet de nombreux pèlerinages, présente à l'œil un aspect fort piquant. Nous n'avons pu découvrir l'époque de sa fondation.

4. VUE DE NAMUR, PRISE DE LA CHAUSSÉE DE LOUVAIN.

5. TÊTE DU PRÉ.

6. VUE DE NAMUR, PRISE DE LA CHAUSSÉE DE LUXEMBOURG.

7. LA PORTE DE LA PLANTE À NAMUR.

La Suisse n'a rien de plus pittoresque, me semble-t-il, que ces quatre vues. *La Tête du Pré* reporte l'imagination sur les scènes décrites avec tant de charme par GESSNER.

8. CONFLUENT DE LA SAMBRE ET DE LA MEUSE. Ce confluent de deux rivières navigables donne une idée des nombreux avantages que pourrait offrir au commerce, à l'industrie protégée, cette belle position de Namur. On aperçoit du *Pont de Sambre* une usine de la plus haute importance. Louis XIV en fut tellement satisfait, qu'il donna l'ordre à ses ingénieurs d'en lever le plan. Il faut convenir néanmoins que depuis cette époque, l'art des constructions hydrauliques a fait trop de progrès pour que ce moulin puisse encore servir de modèle.

9. VUE DE NAMUR, PRISE DE LA PREMIÈRE BARRIÈRE SUR LA ROUTE DE LIÈGE. L'aspect sous lequel Namur se présente ici ne ressemble pas un autre. Moins imposant qu'au n° 6, il est peut-être plus riant, plus agréable.

10. LA PORTE DE BUXELLES À NAMUR. Le château de Namur, si riche en souvenirs historiques, se dessine ici de la manière la plus avantageuse. Les anciennes fortifications, démolies sous le règne de l'empereur JOSEPH II, et rasées complètement par les Français en 1794, ont fait place à des fortifications nouvelles. Pussions-nous de longtemps ne pas être à même d'en apprécier, par expérience, tout le mérite, dont le nom de M^r le général KRAYENHOF (*) nous est d'ailleurs un sûr garant ! Les travaux de cette importante forteresse ont été terminés en 1825.

11. SALZINNE, PRÈS DE NAMUR. Un moulin, une cascade, de jolies plantations, une famille heureuse par l'amour et le travail... Il y aurait là de quoi sans doute inspirer la muse champêtre : ce serait le sujet d'une idylle charmante. Il y avait à Salzinnes une abbaye de femmes ; les anciennes chroniques font remonter l'origine de ce monastère au commencement du douzième siècle. Il fut rebâti vers 1750 ; il n'en reste plus que des ruines.

12. POMPE À FEU À VEDRIN, PRÈS DE NAMUR. Cette belle pompe à feu, construite pour l'exploitation des mines de plomb, par M^r PERIER (de Chaillot), membre de l'institut de France, est en activité depuis 1814. Elle attire toujours un grand nombre de voyageurs et de curieux.

S.

(*) Il fut secondé par M^r le colonel EVERS, M^r le major DE LA ROCHETTE et M^r le capitaine ALEWYN.





L'ÉGLISE DE SAINT-AUBAIN À NAMUR

Le Gl de Cowen 1824.

Lith. de Rousseaux.



L'ÉGLISE DE SAINT-LOUP À NAMUR

Le Gl de Cowen 1824.

Lith. de Rousseaux.



CHAPELLE DE NOTRE-DAMIE DU REMPAIRT À NAMUR

Le Gl de Cowen 1824.

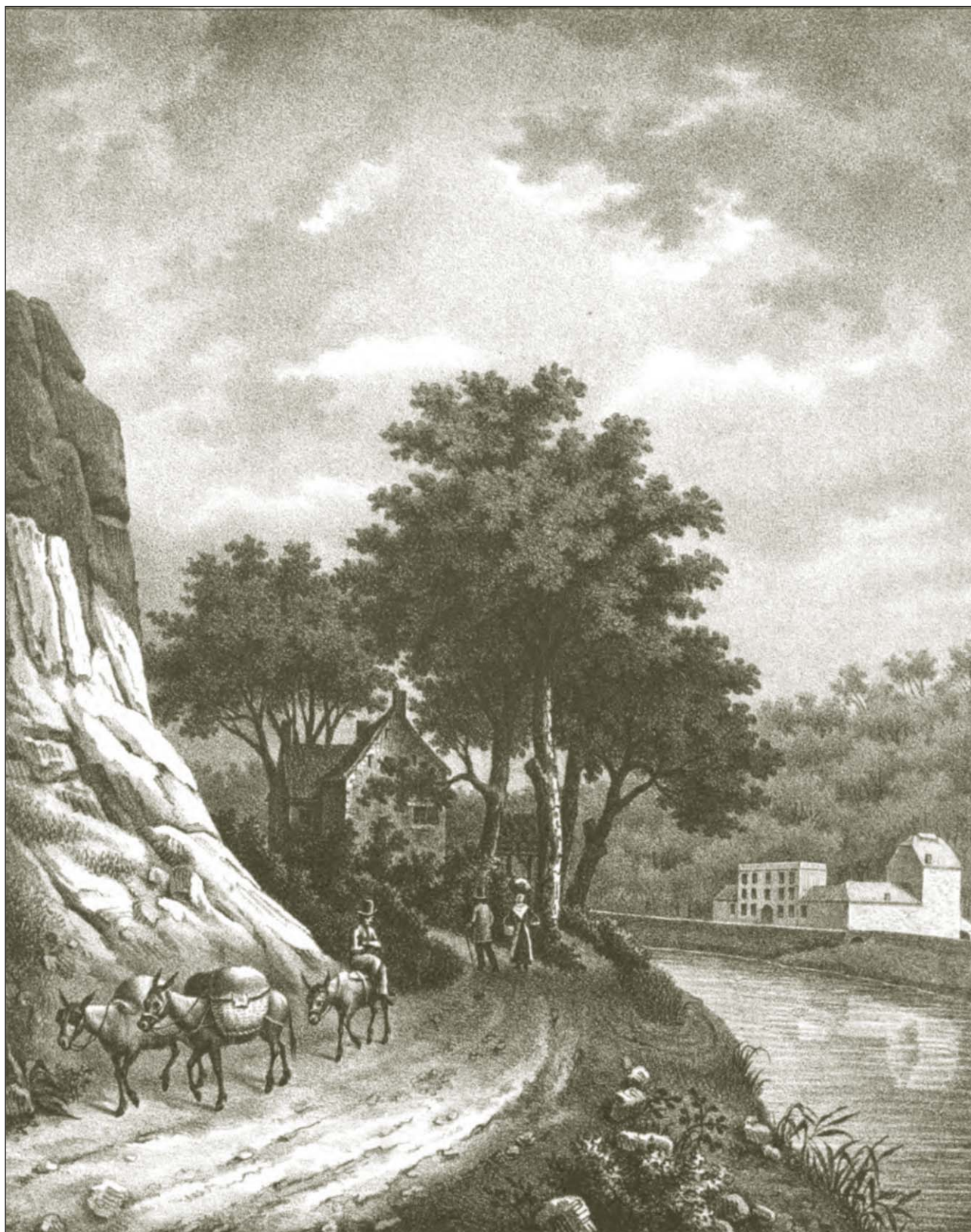
Lith. de Rousseaux.



VUE DE NAMUR PRISE DE LA CHAUSSÉE DE LOUVAIN

Le Gl de Cowen 1824.

Lith. de Rousseaux.



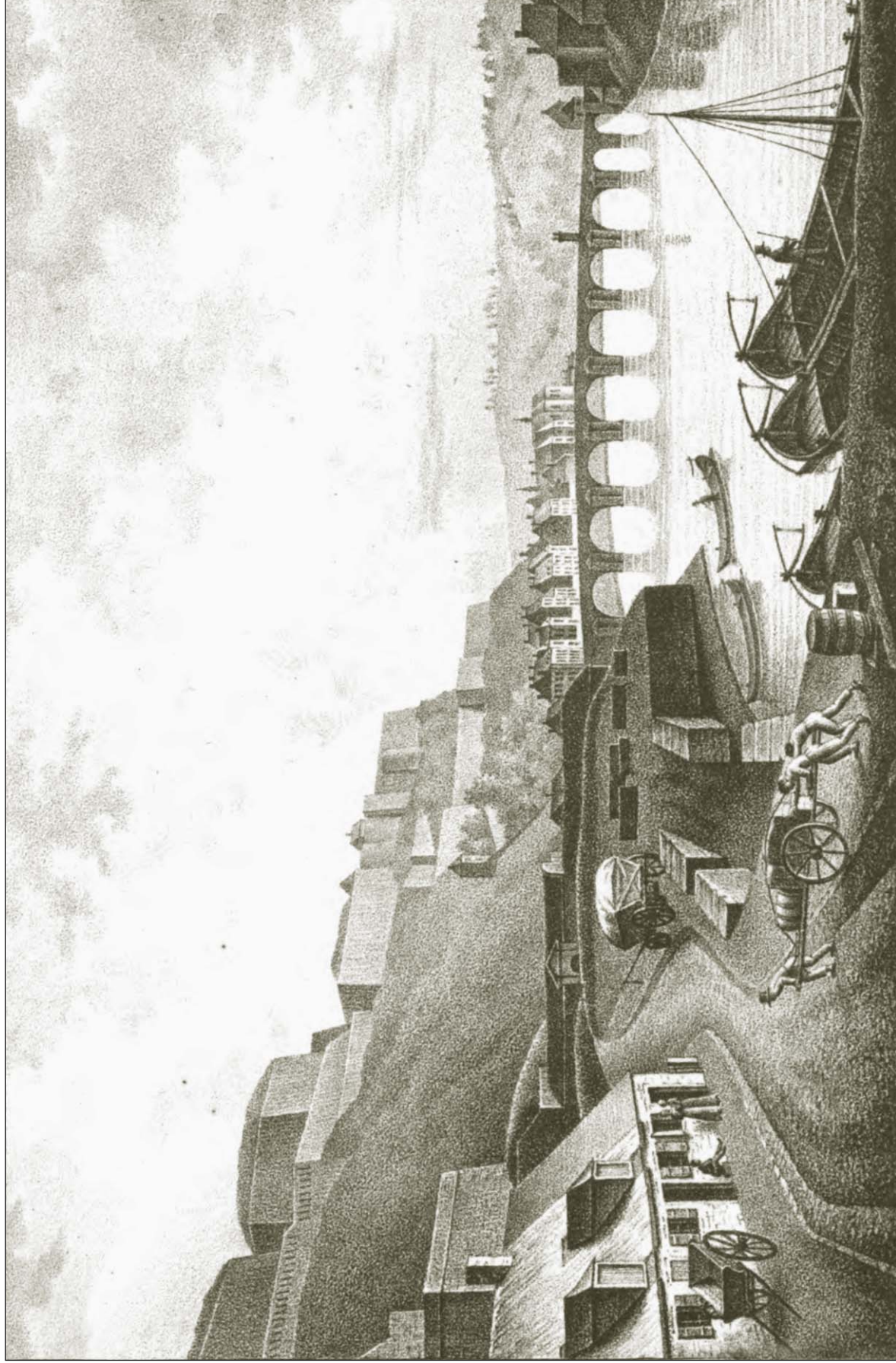
LA TÊTE DU PRÉ PRÈS DE NAMUR

Le Gl de Cowen 1824.

Lith. de Rousseaux.



VUE DE NAMUR PRISE DE LA CHAUSSÉE DE LUXEMBOURG
Le Gl de Cowen 1824. *Lith. de Rousseaux.*



LA PORTE DE LA PLANTE À NAMUR

Le Gl de Courten 1824.

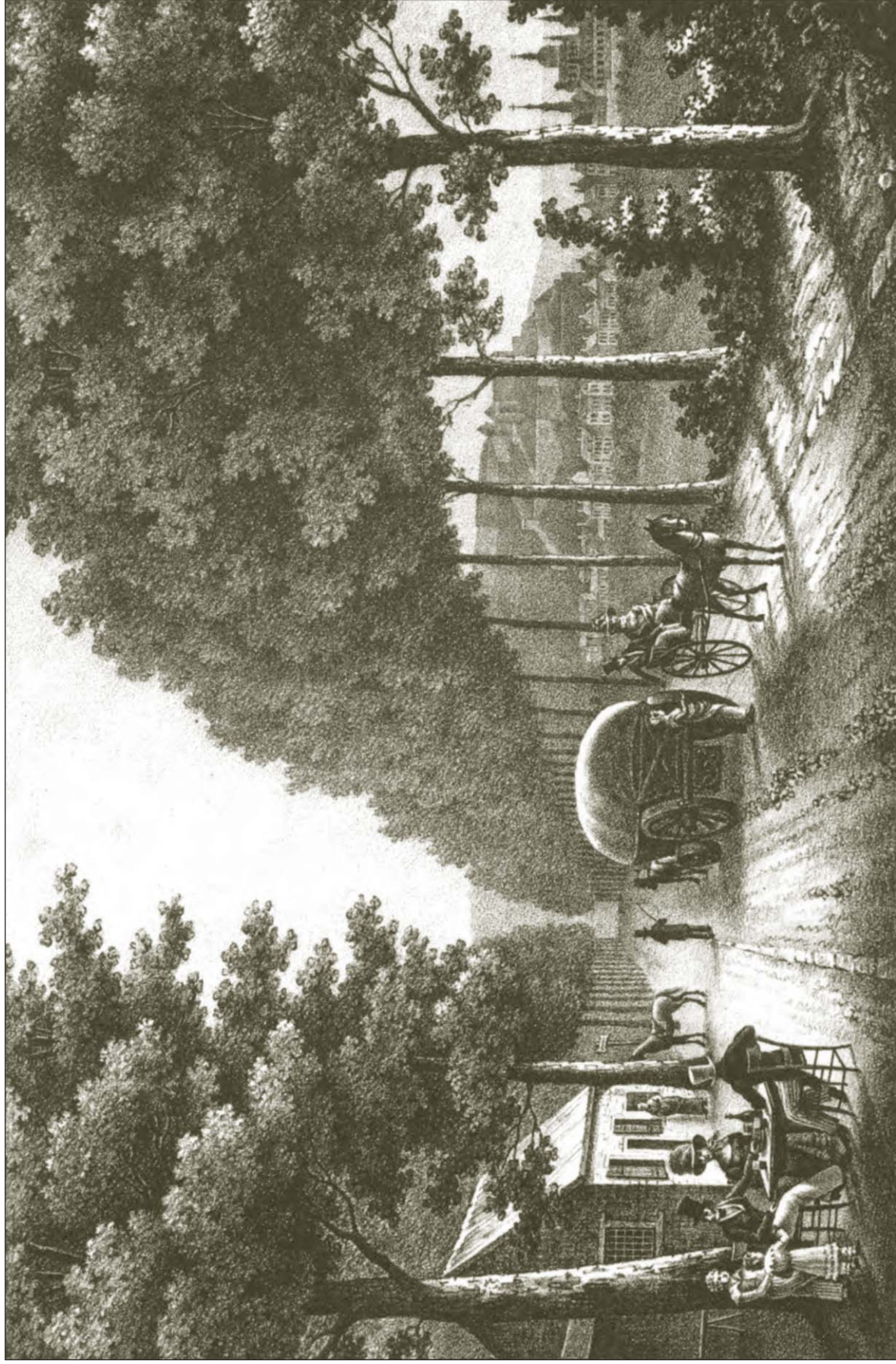
Lith. de Rousseau.



CONFLUENT DE LA SAMBRE ET DE LA MIEUSE

Le Gl de Couran 1824.

Lith. de Rousseau.



VUE DE NAMUR PRISE DE LA PREMIÈRE BARRIÈRE SUR LA ROUTE DE LIÈGE

Le Gl de Couran 1824.

Lith. de Rousseau.



LA PORTE DE BRUXELLES À NAMUR

Le Gl de Couran 1824.

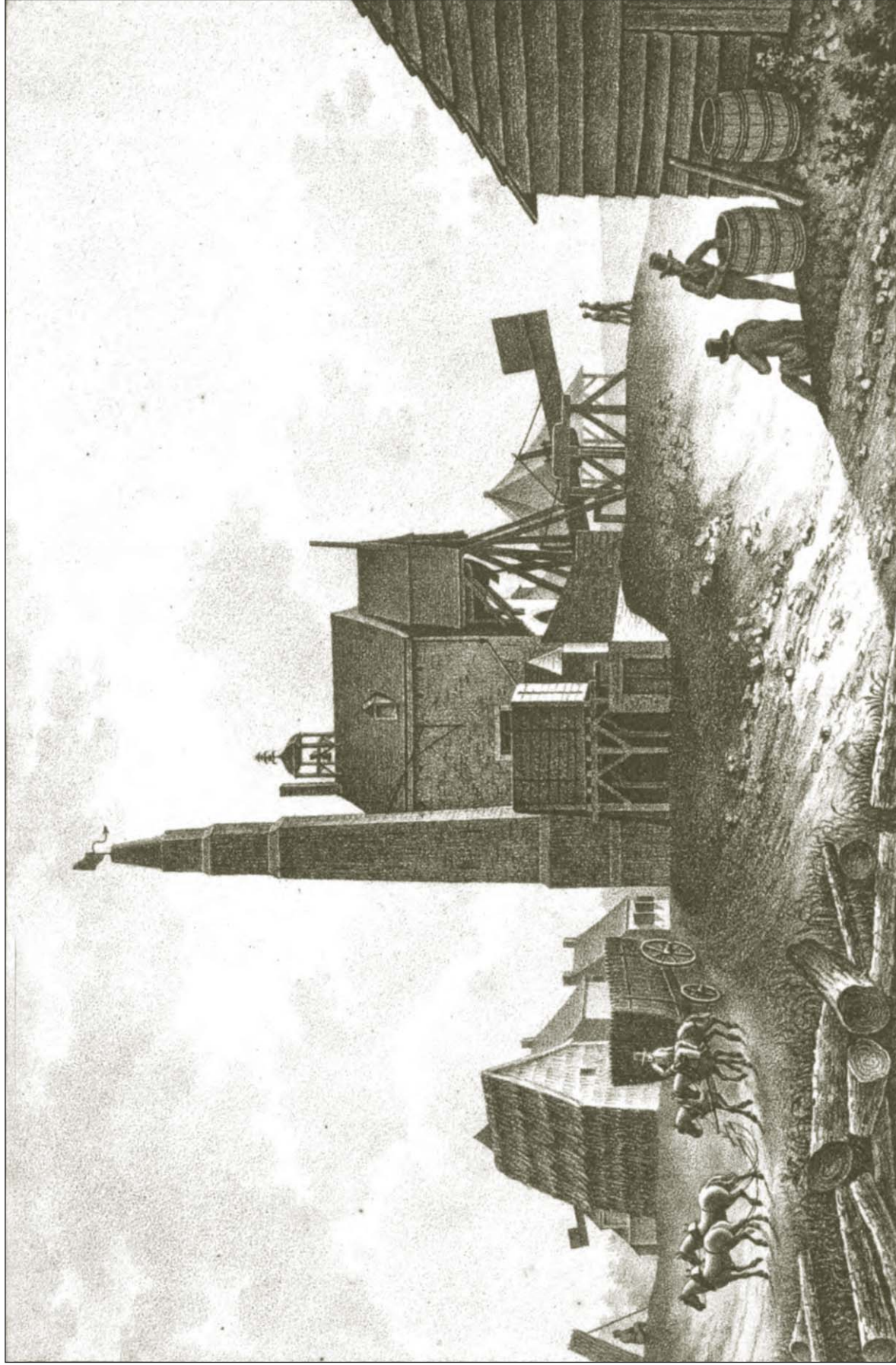
Lith. de Rousseau.



SALZINNIES PRÈS DE NAMUR

Le Gl de Couran 1824.

Lith. de Rousseau.



POMPIER À FIEU À VIEDBIN PRÈS DE NAMUR

Le Gl de Courten 1824.

Lith. de Rouveaux.

